universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

"Les elements traditionnels et les elements personnels dans les contes de Charles Perrault!"

Christoph, Martha

1936

Introduction

urn:nbn:at:at-ubi:2-3087

I N T R O D U C T I O N.

A mesure que la civilisation de l'humanité se développe,celle-ci se montre moins naive à l'égard des contes de fées.Ces contes de fées d'abord but absolu deviennent ainsi le moyen pour obtenir un autre but;de la chambre des fileuses ils descendent dans la chambre d'enfants.

Une grande infortune était arrivée à cette simple poésie populaire que représentent les contes de fées, lorsqu'après un long sommeil de plusieurs siècles elle fut réveillée justement dans le dix-septième siècle, dans le siècle de la "Raison" par des poètes galants et des dames spirituelles de la cour du " Roi Soleil ". Ceux-ci ôtèrent les contes de leur modeste berceau et en firent pendent quelque temps la branche la plus florissante de leur littérature.

Dans le dix-septième siècle où l'on tâchait d'obtenir un développement universel et équilibré de toutes les facultés humaines----- tout en oubliant celles qui

sont les plus importantes pour la création de contes,à savoir celles du coeur et de la fantaisie-----il était impossible que ceux-ci restassent tels qu'ils avaient été à leur origine.En Allemagne ils ont échappé à ce sort.Ils y existent encore aujourd'hui grâce à l'action purement intermédiaire des frères G r i m m ,dont le plus excellent mérite fut celui d'avoir reproduit ces créations de la fantaisie,telles qu'ils les avaient recueillies à leur source populaire,sans y joindre le moindre trait personnel.

Tout autrement fut le sort que les contes de fées éprouvèrent en France.A la cour de"Louis quatorze"ils étaient devenus pour quelque temps la grande mode et dans les salons de la haute société,où l'on cultivait la conversation comme toute autre branche d'art, ils étaient devenus un des sujets favoris des entretiens familiers.

Mais pour ce monde-là le charme de ces contes ne consistait pas dans la simplicité romanesque avec laquelle cette poésie raconte d'un temps lointain où le peuple dans chaque force naturelle croyait voir une puissance ou divine ou démoniaque,qui le guidait et à laquelle il jugeait devoir se soumettre.

Depuis cette époque lointaine l'humanité avait

parcouru un long chemin.De l'obscurité du paganisme elle était sortie à la lumière de la nouvelle foi;elle avait changé son riche trésor d'imaginations fantastiques et païennes contre les nouvelles idées du christianisme. Enveloppée dans le manteau protecteur de l'église elle avait passé de l'époque impétueuse de la migration des peuples au moyen-âge,à la jeunesse de leur civilisation. Toujours plus l'humanité s'était éloignée de son enfance bienheureuse;toujours plus vite la civilisation s'était acheminée vers son comble. La France,la cour de"Louis quatorze" était devenue le centre du monde civilisé.
Dans les pompeux salons à glaces de galants courtisans faisaient leurs révérences,des femmes spirituelles causaient sur "Descartes,la langue,tantôt d'un chuchotement mystérieux,tantôt d'un éclat pathétique,dédaignait les expressions du peuple et fuyait le vulgaire,pendant que les héros de l'antiquité regardaient du haut de leurs gobelins sur les perruques qui flottaient au vent.
Le monde d'un"Corneille" d'un "Racine" d'un "Molière" était venu;la comédie cherchait ses exemples en Espagne et en Italie;la tragédie suivait les traces d'Euripide; tous les pays tous les temps contribuaient à la glorification du plus grand représentant de l'absolutisme.

Tel était le monde dans lequel le conte de fées s'était égaré et auquel lui aussi devait payer son tribut. Il partageait le sort avec la petite paysanne qui était venue en ville,parceque l'on avait trouvéplaisir à son naïf caractère pur et original. Charmée,éblouie par toutes ces choses nouvelles,par le luxe de son nouvel entourage,la petite avait commencé peu à peu à s'ajuster à ce monde nouveau; elle avait échangé sa simple robe de toile contre une petite toilette de soie peu chère; elle s'était ornée de bijoux à bon marché et tandisqu'elle s'était efforcée à ressembler toujours plus à ses nouvelles amies de la ville,d'être plus digne de son nouveau cadre,elle avait insensiblement perdu toujours plus de ce monde dans lequel étaient les racines de son être,de sa force. Une telle enfant pauvre et déformée nous parait être cette poésie populaire qui,arrachée à sa solitude rustique s'était égarée tout d'un coup au milieu de la bruyante foire de la société,montant des humbles chaumières aux palais magnifiques,pour y devenir le but des approbations à bon marché de la société cultivée.

L'esprit piquant du dix-septième siècle qui s'introduisit partout dans ces récits,l'ambition d'un style parfait,enfin le manque de naiveté et de sens romantique de

cette société eurent bientôt détourné ceux-ci de leur vraie nature en les changeant d'après le goût de ce temps en de petits tableaux de moeurs contemporaines. En même temps elle leur ravit ce qu'ils avaient de plus précieux, la naïve croyance en un monde surnaturel.

Cultivés seulement comme matière de conversation dans les salons on répudiait d'abord une publication de ces " badinages littéraires"",jusqu'à ce qu'un jour un homme osa porter sa muse modeste à la lumière du public. Cet homme fut C h a r l e s P e r r a u l t et sa publication fut un petit volume de récits populaires,intitulé: "-C o n t e s d e m a m è r e l'O y e ".

Pourqu'on puisse juger de la meilleure façon possible l'oeuvre de Charles Perrault,il est indiqué de faire connaissance avec la personne de l'auteur,de faire voir sa position,son caractère et toute sa façon de penser et

---

"Petit de Julleville"(tome v. p. 58o-89) cite en premier rang les contes de Ch.Perrault et renvoie à ce que ce fut ce recueil qui frayait le chemin à cette foule pressée de contes de fées qui par la suite devaient remplir le "Cabinet des fées" comprenant quarante et un volume in -8°.

de sentir.

Jamais homme ne paraissait moins destiné par la nature à consacrer son attention et son talent de poète à une muse si modeste que les contes de fées. Charles Perrault le cadet de quatre frères était comme ceux-ci d'un esprit vif,mais irrévérent né avec le don de la parodie,curieux d'idées nouvelles,gai actif,possédé de la passion de tout soumettre à son intelligence.
Son père,avocat renommé à Paris fut son premier précepteur. Plus tard il fit ses études au Collège de Beauvais, où,un jour que son professeur de philosophie le fit taire, il se leva et sortit de la classe pour ne plus retourner au collège. Ensemble avec son camarade,appelé"Beaurain" quiétait en tout son second,il faisait pendant plusieurs années des études libres. ----« Si je sais quelque chose, je le dois particulièrement à ces trois ou quatre années d'études.»--- dit Perrault lui-même dans ses "Memoires". Il lut prèsque toute la Bible,et prèsque tout Tertullien, l'Histoire de France de La Serre et de Davila;il traduisit Virgile,Horace,Tacite et la plupart des autres auteurs classiques. «On comprend facilement »dit Sainte-Beuve , que de cet amalgame de lectures,de cette façon de lire les Anciens pêle-mêle et à la diable,il n'en put pas résulter une intelligence et une vénération juste pour le grand esprit de l'antiquité.»

De bonne heure déjà le jeune Perrault parodiait les"Anciens" d'abord seulement par instinct et divertissement. C'était dans ce temps-là la mode du burlesque,pour lequel "Scarron" avait donné le signal. Perrault,excité par son ami Beaurain, mit son premier essai poétique au service du burlesque. Aux éclats de rire de ses frères il fit une parodie sur le sixième livre de l'Enéide;un de ses frères se mit aussi du jeu et fit de beaux dessins à l'encre de Chine pour augmenter encore l'effet. Cet incident extraordinaire permet de tirer une conclusion non seulement sur le jeune poète même,mais aussi sur le caractère actif,spirituel et surtout irrévérent de toute sa famille. Sainte-Beuve en vante l'originalité,et Boileau dit qu'il y avait chez elle de la "bizarrerie d'esprit".
Ce n'était qu'une espièglerie et Charles Perrault n'était alors qu'un écolier,mais il n'entra jamais plus avant dans l'intelligence des"Anciens".«L'âme antique ne se révéla jamais à lui.Il n'eut jamais le sens de la poésie héroique parcequ'il n'eut jamais celui des temps héroiques. Il s'enivrait trop des magnificences de Versailles et il les plaçait trop haut dans son admiration pour faire grand cas de ce temps lointain,où l'on ne savait encore rien de la civilisation du dix-septième siècle. Ce par-

---

"Sainte-Beuve": Causeries du Lundi (vol.v. p.256)
"Charles Perrault".

faitngalantnhomme avait une foi trop profonde dans les mérites incomparables du "Roi Soleil" pour avoir une juste appréciation de cette époque primitive de l'humanité. Le jeune auteur de lEnéide burlesque devint sans secousse, en suivant sa pente naturelle,le coryphée des modernes dans leur fameuse querelle avec les partisans des anciens. Et il était fidèle à lui-même lorsqu'il lisait à l'Académie,le 27 janvier 1687,le petit poème intitulé " L e s i è c l e d e L o u i s l e G r a n d ", où il reprochait à Homère d'avoir manqué à apprendre la mesure et la politesse à la cour de Versailles.

« Notre temps ,observe Marty-Laveaux,qui a tant d'estime et de préoccupation pour toute sorte de documents de poésie populaire,ne peut se faire une idée de l'aversion et du dédainque ces sortes de choses inspiraient à ceux qu'on appelait alors les honnêtes gens. Rien n'était plus contraire à l'élégance,appréciée avant tout.» [1]

De même avec les "contes de fées": on ne les estimait pas pour leur qualité de gardiens de la tradition

---

1) Marty-Laveaux:("Rev.d'Hist.litt.de la France" vol.7.--1900) "Quelle est la véritable part de CH.Perrault dans ses contes?"(p.224.)

mais dans les salons on était content d'avoir trouvé en ces récits légendaires une nouvelle matière pour enrichir la variété des amusements littéraires. Bientôt il n'y avait plus de distraction littéraire mieux accueillie. On la préférait aux portraits,aux madrigaux,aux maximes et l'on s'exerçait à qui donnerait à ces récits la forme la plus spirituelle et la plus attachante.
On conçoit bien que ce genre d'amusement devait offrir aussi à l'esprit toujours mobile et curieux de Perrault un attrait particulier. Pourtant on peut avoir de justes craintes pour le sort de cette poésie populaire qui était tombée dans le pouvoir arbitraire de cet esprit irrévérent qui,même devant les grands génies de l'antiquité,même devant Homère avait oublié tout respect.
Il semble difficile d'être plus mal préparé (Perrault venait de publier le quatrième et dernier volume du "P a r a l l è l e d e s a n c i e n s e t d e s m o d e r n e s" en 1698) à parler naivement des fées et des ogres.
Perrault avait d'ailleurs passé la soixantaine lorsqu'il s'avisa de les réveiller,et il était déjà trop loins de l'âge heureux où l'on croit y croire,pour qu'il pût rappeler efficacement ses souvenirs.

Charles Perrault publia en 1691 "La m a r q u i s e

de Salusse" ou "La patience de Griselidis";

en 1693 il fit insérer dans le "Mercure galant" le conte des "Souhaits ridicules";

en 1694 enfin avec la seconde édition de "Griselidis" parait la première de "Peau d'Asne".

Malgré les approbations enthousiastes qu'on fit de ces contes,ingénieusement mis en vers,Boileau critiqua avec justice non seulement le contenu mais surtout la forme de ces contes en déclarant «Peau d'Ane mise en vers» pour «le modèle du parfait ennuyeux».
Grâce à cette critique salutaire,Perrault comprit bientôt,que ces simples contes perdraient sensiblement de leur valeur à les mettre en vers,et qu'il lui faudrait prendre une autre route pour assurer plus de succès au recueil qui devait suivre.

«Devant une haute cheminée,resplendissante d'un feu clair,une vieille femme est assise,vêtue d'un costume simple de paysanne,commodément installée dans un large fauteuil et tout en filant à la quenouille elle débite ses contes de vieille à un petit auditoire. Une demoi-

selle du plus grand monde qui,malgré le feu du foyer,a fourré ses mains dans un chaud manchon,se serre contre la bonne mère qu'elle écoute attentivement;près d'elle un jeune garçon,appuyé sur les genoux de la conteuse, semble faire un effort pour fixer dans sa mémoire les récits qu'il écoute,tandisqu'un autre auditeur assez distrait paraît plus sensible au bien-être de cet intérieur qu'aux histoires qu'on y raconte.» En ces termes Marty-Laveaux à l'entrée de son essai décrit la petite scène qui forme le frontispice de l'édition originale des contes de fées en prose que Charles Perrault fit paraître en1697 sous le titre:

"Histoires ou contes du temps passé ! Avec des moralitez."

Sur la porte de la chambre où cette scène se passe,sont gravés ces mots: "Contes de ma mère Loye !"

D'après les bibliographes les plus compétents l'auditoire de la conteuse se compose des enfants de Ch. Perrault. La conteuse elle-même sera peut-être une vieille servante ou bien une vieille nourrice, car c'est par celles-ci que ces contes se sont conservés et divulgués.

Ce qu'il y a d'étonnant,c'est que Pierre Darmancour, le second fils de Charles Perrault signe la dédicace;que le privilège est en son nom;que c'est lui qui cède le volume à Claude Barbin,ce qui engagea le libraire hollandais de mettre sur le titre de ce recueil:"Par le fils de Monsieur Perrault de l'Académie française."
Ce fait donna lieu à des théories diverses sur l'auteur de ces contes. Walckenaer dans sa "Dissertation sur les Contes de Perrault", nous donne là-dessus une explication fort probable: « Le père Perrault qui s'occupait beaucoup de l'éducation de son fils livra la matière de ces contes à Pierre d'Armancour qui devait en composer des récits en manière d'exercice d'étude. Il est fort probable que la naïveté des phrases enfantines lui semblait plus indiquée pour ce genre d'histoires de manière qu'il en conserva des traits dans sa propre composition. »
Voilà pour la thèse de Walckenaer. « L'anecdote est assurément vraie,-écrit Arvède Barine dans son essai sur les "Contes de Perrault"-à condition d'en élargir le cadre et d'y faire entrer aussi les camarades du petit d'Armancour, ces jeunes auditeurs au cou tendu,aux yeux brillants,sur qui Perrault observait les effets de ses histoires merveilleuses et qui le sauvaient d'écrire des contes trop "raisonnables".

Perrault a eut pour collaborateurs tous les petits qu'il a fait rire et pleurer avec les malices du "Chat Botté" et la fin tragique du petit "Chaperon Rouge". Et ainsi, qu'un vieillard et un enfant parlent tour à tour ,s'expliquerait ce mélange singulier de la sagesse du vieillard et de la candeur de l'enfant,qui se fait sentir à travers les contes.»

Après ce que nous savons au sujet de sa personne, il ne semble plus difficile à deviner la raison pour laquelle Charles Perrault cacha sa paternité littéraire derrière le nom de son fils: En premier lieu il craignit de compromettre la dignité d'un membre de l'académie française et d'un poète galant de la cour de Louis xiv par la publication de cette muse modeste, (car toute grande que fut la prédilection pour les contes merveilleux en cette époque,on ne voyait en eux,qu'un agréable sujet de conversation,de passe-temps,et on ne les estimait pas digne d'être imprimés, d'être rangés ainsi parmi les grands oeuvres littéraires.) et d'autre part il voulut se soustraire à la possibilité d'une critique nouvelle de la part de Boileau.

Le petit volume des " Histoires ou contes du temps passé " comprend huit contes de fées en prose:

" La Belle au Bois dormant."

"Le petit Chaperon-Rouge."

"La Barbe-Bleue."

"Le Chat-Botté."

"Les Fées."

"Cendrillon ou la petite Pantoufle de Verre."

"Le Petit-Poucet."

"Riquet à la Houppe."

Lorsqu'on voulut plus tard joindre à ce recueil de contes en prose le conte versifié de "Peau d'Ane", celui-ci formait avec le reste un contraste si choquant, qu'en 1781, 78 ans après la mort de Perrault,un inconnu crut le devoir mettre en prose. Néansmoins il détonne au milieu des autres histoires et ne peut tromper une oreille délicate.Sainte-Beuve aussi a senti la différance et il dit,en parlant de l'exemplaire de l'édition de 1697 dont il possédait une copie: «Peau d'Ane mis en vers d'abord, puis retraduite en prose,n'en fait point partie,et mon admiration,je l'avoue,la laisse un peu en dehors.»

Ces mots d'introduction doivent donc mener à la tâche propre du sujet qui est,de montrer ce qu'il y a de traditionnel et ce qu'il y a de personnel dans les contes de Charles Perrault.
Pour obtenir un maximum de clarté dans le travail présent,j'ai trouvé bon d'explorer d'abord tous les contes en vue de leur fonds populaire pour pouvoir construire ensuite la seconde partie de ma dissertation sur une base déjà connue.

Dans la première partie je veux suivre l'ordre dans lequel Perrault a placé les contes dans la première édition; la seconde partie sera systématisée suivant les traits caractéristiques et particuliers que le poète avait imposés à son oeuvre.

Il est à regretter que les " Memoires " de l'auteur se terminent à peu près avec l'an 1689,c'est-à-dire avant l'apparition des "Contes" de manière que nous ne connaissons pas le jugement que porte l'auteur sur l'oeuvre et sa genèse. Mais de la petite scène sur le frontispice de l'édition originale ainsi que des "Contes" eux-mêmes on peut établir en grande partie leur genèse. IL semble que pour compiler la matière de ses récits Perrault a procédé de la même manière que les

frères G r i m m . Comme ceux-ci il a cueilli ces contes de la bouche du peuple narrateur.
Cette bonne vieille conteuse sur le frontispice est peut-être sa propre vieille nourrice,qui lui a remis son trésor poétique.

En effet,tous les contes nommés,à restriction de "Riquet à la Houppe" contiennent des matières fort connues et répandues en tous temps et en tous lieux.

.....

" LES ÉLÉMENTS TRADITIONNELS DANS LES CONTES! "

a.) Le fonds traditionnel concernant la forme extérieure des récits:

Avant d'examiner le trésor traditionnel dans le contenu des différents contes,je veux faire précéder un court chapitre pour montrer jusqu'à quel point la tradition se fait sentir aussi dans la forme extérieure de ces récits: